

RÉFLEXIONS SUR L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE ANARCHISTE

1 - De la révolte à la révolution

Dans le long cheminement de l'Histoire humaine, un jour vint où un guerrier vainqueur eut l'idée, non plus d'exterminer son adversaire vaincu, mais de le capturer et de le réduire en esclavage, afin de le contraindre à travailler à son profit. Ce jour-là est né ce phénomène social qu'on nomme l'aliénation.

L'aliénation se définit comme étant la perte de la liberté naturelle à laquelle tout être humain peut prétendre. Liberté de mouvement, de pensée, de décision et d'exécution, dont la dépossession réduit celui ou celle qui en est la victime au rang d'objet. C'est-à-dire au rang d'un animal de labeur ou d'une bête d'agrément. Mais, ce jour-là, a également commencé la lutte de l'esclave - de l'aliéné - pour reconquérir sa liberté et ce second phénomène a pris le nom de lutte de classes.

Cette dépossession d'une partie de l'humanité, la plus nombreuse, au profit d'une autre partie, plus restreinte, a subi au long de l'histoire une évolution sinueuse, semée de bonds en avant et de reculs. Totale chez l'esclave antique, elle s'est progressivement amoindrie pour se concrétiser, dans les temps modernes, dans la condition du prolétaire.

Ce progrès est immense. On le mesure en comparant la condition de l'esclave romain, acheté comme une bête sur le marché, soumis aux ordres et aux fantaisies d'un maître souverain, ne disposant en propre que d'une vie précaire qu'un caprice pouvait lui ôter à tout instant, à celle d'un ouvrier du XX^{ème} siècle, disposant de voiture et de télévision, libre, hors ses heures de travail de ses mouvements et de ses actes. Liberté jusqu'à celle de se choisir lui-même ses maîtres, économiquement en se louant au patron de son choix, politiquement en nommant par voie d'élections ses dirigeants...

Comment un tel progrès a-t-il été possible? Certes, grâce aux luttes incessantes, toujours reprises malgré les échecs, les représailles et les massacres, qui ont opposé les esclaves aux maîtres, les exploités aux exploités et qui ont obligé les seconds à restituer aux premiers une part toujours plus grande de leur qualité d'êtres humains. Mais cette lutte n'a été elle-même possible que parce que l'homme asservi n'a jamais accepté de considérer sa servitude comme une condition définitive et irréversible. De l'esclave le plus docile se rebellant soudain devant une injustice de son maître, jusqu'aux grandes révoltes généralisées, dont celle de Spartacus fut, dans le monde antique, la plus spectaculaire, pour aboutir aux luttes sociales qui agiterent le monde moderne dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} toujours, dans tous les temps et tous les lieux, a survécu, même au sein de la servitude la plus dégradante, un puissant mobile de libération.

D'où vient ce mobile si puissant, si persistant que nul régime si tyrannique soit-il, si longue soit sa durée, n'a jamais pu éteindre chez les hommes spoliés et asservis?

L'analyse de ce sursaut qui, parfois de manière imprévisible, entraîne l'homme dans un mouvement de révolte, démontre que celle-ci est un geste de défense surgi des profondeurs de l'instinct, c'est-à-dire de l'animalité dont l'être humain est issu. En effet, ce geste de révolte n'est pas spécifique à l'homme: il dresse aussi bien la bête contre le fouet du maître que l'esclave ou le prolétaire contre la férocité ou la rapacité de ceux qui les tyrannisent ou les exploitent. Et cela sans autre prolongement que le désir de fuir ou de se protéger.

Il s'agit donc bien d'un instinct dont on peut constater la présence chez tout le genre animal. Cette espèce d'unanimité ne doit pas nous humilier, bien au contraire, car elle témoigne clairement que l'état d'aliénation est un état contre-nature.

Mais si l'homme et l'animal réagissent identiquement sous l'aiguillon de cet instinct, le premier a sur le second la supériorité qu'il est doué de la faculté de raisonner, c'est-à-dire d'analyser les mobiles de ses actions.

Dès lors, pour cet être raisonnable, le geste mécanique de la révolte ne suffit plus à motiver les raisons de ses actes. Il veut aller au-delà d'une insurrection sauvage et éphémère qui ne peut résoudre le problème permanent de son aliénation. Peu à peu s'est alors forgé dans son esprit le désir, puis la volonté, non plus simplement de s'insurger, mais aussi de supprimer les causes qui engendrèrent sa révolte.

De révolté, l'homme devient alors révolutionnaire. J'entends par là qu'il prolonge et transpose son élan instinctif - qui lui est commun avec l'animal - dans le cadre d'une Raison - qui lui est propre - pour concevoir la possibilité de transformations sociales qui feraient disparaître toutes formes d'aliénation. Ce cheminement, c'est le passage de l'Instinct à la Raison, de la Révolte à la Révolution.

Or, l'anarchisme exprime le refus le plus total de la servitude en ce qu'il s'oppose à sa cause première: l'Autorité en tant qu'élément de relations sociales. En cela, l'anarchisme est bien la seule idéologie exprimant un tel refus global.

D'où, pour certains esprits non avertis - et parfois même pour certains anarchistes - la tentation d'assimiler l'anarchisme à ce seul refus permanent de la servitude, à cette révolte «sauvage» de l'être humain contre toutes les formes de l'aliénation et de la dépossession.

Une telle assimilation m'apparait abusive et, à tout le moins, incomplète. Si l'anarchisme est l'expression la plus complète de la révolte, il ne saurait être réduit à cette seule dimension.

En effet, d'une part, la révolte est, dans ses origines, un sursaut de l'instinct, donc un acte irraisonné ou, à la limite du raisonnement, un refus de ce qui existe, c'est-à-dire une négation - et ce serait singulièrement amoindrir la philosophie anarchiste que de la limiter à une manifestation de l'instinct ou à une négation;. D'autre part, il faut bien constater que si la révolte est une voie naturelle qui peut mener vers l'anarchie, elle peut tout aussi bien entraîner l'homme vers des horizons très différents. Par exemple, pour un esprit mystique, vers la prière et la contemplation; ou, à l'inverse, pour un esprit fruste, vers les voies sans issues de l'anti-société: le banditisme et le gangstérisme. La révolte ne saurait donc, à elle seule, définir l'anarchisme, mais simplement exprimer l'un de ses aspects.

En fait, l'anarchisme, dans la totalité de sa philosophie, est une prise de conscience de causes réelles qui engendrent l'aliénation d'une partie de l'humanité et des solutions qui en permettraient la solution. C'est le dépassement de l'instinct qui suscite la révolte par l'acte raisonné et conscient qui motive la résolution.

Il est vrai que tous les révolutionnaires ne sont pas anarchistes. Cela prouve simplement que ces hommes n'ont pas poussé à son terme l'analyse exacte des causes qui ont engendré leur révolte, causes qui, toutes, découlent de l'application rigide dans la vie sociale du principe d'Autorité. Et c'est cela que l'anarchisme est la seule idéologie authentiquement révolutionnaire, puisqu'elle est la seule, en s'attaquant à la racine même du mal, à ouvrir de réelles perspectives de transformation sociale.

En résumé et pour conclure, l'anarchisme apparaît bien comme l'expression la plus raisonnable du vieil instinct de révolte, comme l'analyse la plus exacte des causes qui, de tout temps susciterent cette révolte, c'est-à-dire l'aliénation et, en conséquence, comme la seule idéologie susceptible d'apporter à ce problème une solution valable.

Ce qui reste à résoudre, est de transposer dans la réalité des faits les ...[deux mots illisibles]... théoriques de notre doctrine. Ce qui est évidemment le plus difficile, mais aussi le plus nécessaire. Car une philosophie sociale n'a de sens et de raison que si, par-delà la dénonciation des maux dont souffre la société actuelle, elle propose des des solutions autres et réalisables dans les temps modernes que nous vivons.

Nous y reviendrons.

Maurice FAYOLLE.